

# le libertaire

Rédaction :  
Administration : Jean Girardin,  
186, boulevard de la Villette, Paris (19°)  
Chèque postal : Jean Girardin 1191-98

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

## ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE		ETRANGER	
Un an	22 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	11 fr.	Six mois	15 fr.
Trois mois	5 fr. 50	Trois mois	7 fr. 50

Chèque postal : Jean Girardin 1191-98.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Le gouvernement Tardieu LE 12 NOVEMBRE voudrait livrer Pons

### ACCENTUONS NOTRE ACTION

L'information que nous avons publiée, au dernier moment, la semaine dernière, était exacte en tous points.

La Ligue des Droits de l'Homme a communiqué, ce mercredi, son mémoire au gouvernement. Toutefois nous ne savons pas quand celui-ci prendra une nouvelle décision.

Cependant nous croyons savoir que les services du ministère de la Justice envisagent de refuser au gouvernement espagnol l'extradition de Blanco, mais de lui accorder celle de Pons, sous le prétexte que celui-ci a été condamné, lui, pour un crime de droit commun.

Ce serait une hypocrisie et une lâcheté. Et nous rejeterions cette cote mal taillée, cette justice de maquignons.

Blanco, lui-même, n'accepterait pas d'être remis en liberté et de voir son pauvre camarade retourner en Espagne pour être soumis à de nouvelles tortures et à un encellulement perpétuel.

Pons et Blanco étaient ensemble dans la bataille sociale. Ensemble ils sont tombés sous les coups du gouverneur tortionnaire Anido. Ensemble ils ont accompli sept années d'emprisonnement. Ensemble ils se sont évadés, et au prix de quelles fatigues, du bagne de Figueras. Ensemble ils doivent être rendus à la liberté.

Le crime de droit commun invoqué pour faire condamner Pons par des juges à tout faire ne peut être invoqué ici, en France, pour le livrer à l'Espagne.

De 1921 à 1923, le sinistre Anido

a fait arrêter dans la région de Barcelone des centaines de militants syndicalistes, qu'il a fait ensuite condamner comme criminels de droit commun. Et, en ce moment, en Espagne, une grande agitation est menée pour la révision de tous ces procès.

Dans ces conditions, la France peut elle, sans se déshonorer un peu plus, extraditer Pons ?

Nous demandons à la Ligue des Droits de l'Homme de ne point se laisser prendre aux subtilités des fonctionnaires du ministère de la Justice. Puisque dans cette affaire Pons il est tant question de la chose légale, la Ligue doit se rappeler que la chose légale n'existait pas sous Anido lorsque Pons fut arrêté et condamné.

Pons doit donc être rendu à la liberté en même temps que son camarade Blanco. Les raisons qui plaident pour l'un plaident pour l'autre.

Et comme rien ne s'obtient sans rien, même la justice, nous demandons aux uns et aux autres d'agir immédiatement et intensément pour Blanco et pour Pons surtout.

Aux camarades du Midi — qui avaient cru la bataille perdue — nous disons : rejetez-vous vite dans la lutte et ranimez le beau foyer de solidarité que vous aviez allumé dans toute votre région en faveur des deux proscrits.

Le Comité du droit d'asile.

Nous organisons pour le mercredi 12 novembre un meeting dans une des plus grandes salles de Paris.

Nous donnerons dans le numéro prochain toutes les indications concernant cette manifestation qui aura pour but de sauver Pons, Blanco et Berneri, de sauvegarder le droit d'asile et d'assurer la liberté individuelle.

Apprétez-vous, camarades, à y venir nombreux, à y amener beaucoup d'amis.

### PROPOS D'UN PARIA

La révolution qui vient de se produire au Brésil illustre de façon singulière l'article de notre camarade Hugo Treni que nous publions d'autre part. En effet, on voit petit à petit tous les pays de l'Amérique du Sud gagnés par la dictature militaire. Il semble qu'un vent de folie souffle sur cette contrée et, aussi, que les organisations ouvrières soient frappées de paralysie.

Des généraux, que les lauriers (2) de Bonaparte, de Primo de Rivera et de Pilsudski empêchaient de dormir, ont mobilisé leurs troupes et se sont livrés à l'assaut du pouvoir. Cela, bien entendu, se fait toujours au nom de la morale et de la liberté.

On sait comment cela se termine chaque fois : par la proclamation de la loi martiale, par des exécutions sommaires des militants « subversifs » qui ne veulent pas se plier à la dictature des militaires et, surtout, par un renforcement de la force capitaliste au profit de laquelle se font tous ces mouvements.

Et cela durera tant qu'existera le capitalisme, qui ne se soutient que grâce à la force des mitrailleuses et des canons.

Mais ce qui m'a le plus frappé dans cette « révolution » ce ne sont pas tant événements eux-mêmes que les commentaires dont ils ont été les objets dans les quotidiens français.

Pour le lecteur le moins averti, toute la « vénalité », toute la muflerie de ces journalistes véreux qui sont chargés de donner les « informations » au public gobeux.

La veille même du triomphe des généraux, ces quotidiens nous entretenaient de la force du Gouvernement fédéral, de la popularité, de la probité, de la régularité du président Luis et de celui qui devait lui succéder : Julio Prestes.

Et vingt-quatre heures après, changement radical : les jupes militaires étaient acclamées, le peuple dansait de joie dans les rues de Rio, l'ancien gouvernement était traité de prévaricateur et de libicide.

De la liberté apportée par des généraux, on sait ce qu'en vaut l'aune. L'Espagne pourrait utilement nous renseigner sur les résultats « bienfaisants » du Gouvernement Berenguer.

Mais nous savons aussi ce que vaut l'honnêteté et la probité des journalistes. Une fois de plus nous est démontrée la bassesse d'esprit de ces larbins de plume qui tapent à tour de bras sur ceux qui les nourrissent la veille... comme ils sont prêts à accabler ceux qui les nourrissent aujourd'hui, si le ratelier change de fournisseur de picotin.

Aristobole.

### Note de l'Administration

Notre changement d'adresse, l'installation de notre nouveau local nous ont obligés de négliger momentanément notre correspondance.

Dés aujourd'hui, nous faisons le nécessaire pour nous mettre à jour. Que nos camarades prennent patience.

Pour nous aider, nous demandons à tous nos amis de bien spécifier sur leurs coupons de chèques-postaux la destination de leur argent, d'adresser à notre SERVICE DE LIBRAIRIE leurs commandes de brochures, volumes, etc., et de joindre le montant à chaque commande.

Nous mettons en circulation cette semaine des listes de souscription en faveur du LIBERTAIRE; nous demandons à tous de faire un effort et de nous renvoyer cette liste AVANT LE 15 NOVEMBRE.

N'oublions pas que des carnets d'abonnements sont envoyés à ceux qui en font la demande et que l'abonnement est le meilleur moyen d'aider le « Libertaire ».

### POUR LE DROIT D'ASILE

## La campagne s'amplifie

La besogne du Comité du Droit d'Asile est menée à vive allure, car nous savons que peu de temps nous reste pour empêcher que Pons et Blanco soient livrés à l'Alphonse espagnol, et que toute diligence doit être employée pour notre ami Berneri.

Aussi n'avons-nous pas perdu de temps. Tandis qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, le dossier remis par la Ligue des Droits de l'Homme sur Pons et Blanco est examiné par le ministère de la Justice, nous continuons à agir profondément l'opinion publique — et nous pouvons dire que, déjà, un grand nombre de personnalités se sont émues du crime qui serait commis si on accordait à Berenguer les deux victimes demandées.

C'est ainsi que notre meeting du 22 octobre, malgré le sabotage de nos affiches par la police qui les déchira consciencieusement pour empêcher que la reine d'Espagne, de passage à Paris, eût sous les yeux notre protestation, ce meeting se déroula devant une salle pleine. Et il n'est pas dans nos intentions d'arrêter notre campagne en si bon chemin.

Nous voulons non seulement empêcher la livraison de Pons et Blanco, mais encore obtenir pour le vaillant Berneri le droit d'asile — et ensuite nous continuerons pour que tous les proscrits politiques puissent, en France, jouir de la même liberté que l'on accorde aux stipendiés des gouvernements de dictature.

Nous avons, la semaine dernière, lancé un appel à tous pour nous aider dans cette œuvre de solidarité — nous savons que ce n'est pas en vain que nous avons compté sur le concours de tous.

Cette besogne a déjà recueilli des appuis importants, d'autres viendront encore s'ajouter à ceux-là — et le Comité du Droit d'asile, dédaigneux de certaines critiques intéressées, poursuivra et mènera à bien sa tâche.

Tous aux côtés du Comité, tous à l'œuvre pour défendre la liberté de nos camarades menacés d'extradition et d'expulsion, tous à l'œuvre pour empêcher qu'un gouvernement d'étiquette républicaine se fasse le pourvoyeur des sinistres personnages qui sont peser sur leur pays la domination effroyable du crime et de la terreur.

### Le meeting

Notre ami Bicot, qui préside, explique les buts de cette réunion et donne la parole aux orateurs.

Henry Torrès vent d'abord affirmer que chaque fois que les anarchistes feront appel à son concours, il sera à leur entière disposition. Toujours, les anarchistes se sont levés quand on a protesté contre une injustice. Il se souvient, lui, juif, que pendant l'affaire Dreyfus, les libertaires se trouvaient au premier rang et parmi les plus hardis défunteurs de la justice violée.

Aujourd'hui, ce sont deux des leurs qui sont frappés. Il est du devoir de tout homme de cœur de les soutenir dans leur campagne.

M<sup>re</sup> Corcos, de la Ligue des Droits de l'Homme, expose ensuite comment on peut, par les manœuvres policières, faire avouer un crime à un innocent. Dans l'affaire Pons et Blanco, on n'a affaire qu'à de monstrueuses machinations policières. Le régime Primo de Rivera, d'ailleurs, s'était placé lui-même en dehors du droit commun en violant la Constitution espagnole.

C'est le roi d'Espagne qui réclame Pons et Blanco ? Comment faire crédit à un homme qui s'est parjuré en acceptant que fut violée la loi qu'il avait juré de respecter et de faire appliquer ?

Georges Ancelle, délégué du Comité Central de la Ligue, vient ensuite affirmer la solidarité de cette organisation avec la campagne que nous menons. On reproche à Blanco d'avoir tué un

provocateur ? — nous n'approuvons pas le meurtre d'un homme, mais il faudrait savoir si un mouchard est un homme.

La Ligue fera toutes les démarches et toute l'action nécessaires pour que les deux ouvriers espagnols ne soient point livrés à l'Espagne.

Marceau Pivert, du Parti Socialiste, vient associer son organisation à l'œuvre entreprise en faveur de Pons et Blanco. Il faut que le droit d'asile soit reconnu pour tous ceux qui ont échappé à la terreur que font peser les régimes de dictature. L'action du prolétariat est de porter cette revendication au premier plan. Mais pour cela, il faut que la classe ouvrière prenne conscience de sa force. Alors les actes de solidarité humaine, comme celui qui nous occupe aujourd'hui, obtiendront les succès que les revendications prolétaires d'avant-guerre obtenaient par l'agitation incessante et par la volonté agissante.

Ernest Lafont, avec maîtrise, fustige les policiers provocateurs et les tribulations dictatoriales. On ne peut pas déléguer à un désir d'un régime qui est une honte pour la civilisation. D'ailleurs, dans toutes les couches de la société espagnole, la haine de la monarchie prend corps et rien ne pourra empêcher bientôt de voir ce régime disparaître sous la poussée populaire. Pons et Blanco ont été des opposants actifs à un gouvernement qui est maintenant disqualifié. Tous les hommes de cœur se lèveront pour empêcher qu'on les livre à leurs bourreaux.

Lefèvre vient apporter l'assurance que la C. G. T. soutiendra notre mouvement de protestation. Toute la classe ouvrière sera aux côtés de Pons et Blanco.

Le Pen, du Comité de Défense Sociale, expose les raisons qui ont fait entrer ce comité dans la lutte. Depuis déjà quelque temps, le C. D. S. menait la bataille pour Pons et Blanco. Des meetings furent organisés en province et à Paris. Toute l'action doit être entreprise pour que les deux victimes de Primo de Rivera restent en France.

Georges Pioch, ensuite, fustige les mœurs de notre époque, où la passivité semble être à l'ordre du jour.

On a trop laissé commettre de crimes jusqu'alors, dit-il; il serait temps que l'opinion publique se réveille.

C'est une honte qu'on soit encore, en plein XX<sup>e</sup> siècle, obligé de revendiquer le droit d'asile. Il faut sauver la liberté individuelle menacée.

Sébastien Faure termine en dénonçant ce qu'il y a d'odieux dans l'affaire Pons et Blanco. Il invite tous les hommes de cœur pour qui la liberté n'est pas qu'un vain mot, de sauver Pons et Blanco.

### Un ordre du jour de la C.G.T.

Signalons qu'au cours de la séance du Comité Confédéral National, les délégués ont adopté à l'unanimité l'ordre du jour suivant :

Le Comité confédéral national, rappelant les traditions de notre pays qui, jusqu'ici, a toujours accordé le droit d'hospitalité aux proscrits étrangers,

Réclame que cette humaine tradition continue à être la règle en usage.

En conséquence, le Comité confédéral national demande en particulier que le professeur italien Berneri, qui a été expulsé de la plupart des nations d'Europe, soit autorisé à résider en France où habite sa vieille mère, sa femme et ses deux enfants.

Le Comité espère aussi que les deux ouvriers espagnols Pons et Blanco ne seront point livrés au gouvernement espagnol.

### SALOPERIE BOLCHEVISTE

Alors que tous les gens de cœur sont émus à la pensée du sort réservé à Pons et Blanco si le gouvernement français livrait à l'Espagne ces deux camarades, les plumeurs de l'Humanité n'ont rien trouvé de mieux que de chercher à jeter le discrédit sur le meeting organisé par le Comité du droit d'asile.

Le jour du meeting, l'Humanité, après avoir satisfait à de mesquines rancunes électorales, annonçait qu'il avait eu lieu la veille.

Ce sont là de bien tristes procédés, qui se passent d'autres commentaires.

### ECHEC A LA POLICE FASCISTE

## Notre ami Berneri peut, pour le moment résider en France

Notre camarade Berneri devait quitter la France samedi dernier pour aller sur les routes de l'exil. Depuis samedi, les policiers étaient placés en surveillance autour de sa maison et s'apprétaient à poser sur lui leurs sales pattes. Ils durent, hier mardi, s'en retourner bredouilles à leur chenil.

En effet, notre campagne avait partiellement abouti. M<sup>re</sup> Lazurick, qui n'avait pas ménagé ses efforts, était avisé hier

que son client pouvait résider en France en attendant sa comparution devant la Cour d'Appel.

C'est un premier résultat.

Mais il reste à en obtenir un second, d'une autre importance : faire rapporter complètement la mesure d'expulsion prise à l'égard de Berneri pour complaire à Mussolini.

Nous allons nous y employer sérieusement, mais avec votre aide les amis.

LE VENDREDI  
31 Octobre 1930  
à 20 h. 30

### CONFÉRENCE

publique et contradictoire

par

**Sébastien FAURE**

SUR CE SUJET D'UN INTÉRÊT PALPITANT :

**TON CORPS EST A TOI !**

La parole est offerte à toutes les personnes qui désireront la prendre  
Nous leur assurons l'entière liberté d'expression

Participation aux frais : trois francs.

Nota. — Les bénéfices de cette conférence sont totalement attribués à « l'Encyclopédie Anarchiste », ouvrage en cours de publication.

Métro : Belleville — Tramways : 26 et 5 — Autobus : BF — N — BN

AU THEATRE  
DE BELLEVILLE  
46, Rue de Belleville



## Un nouveau pays sous la botte militaire

On peut dire que pas un jour ne se passe sans que, d'un peuple voisin ou lointain ne s'élève un appel désespéré à la solidarité contre les crimes de la réaction bourgeoise. Cependant en Europe, particulièrement en France, les appels angoissés que les hommes libres des diverses républiques Sud-Américaines lancent pour défendre leurs droits bafoués, leur liberté foulée aux pieds par quelque dictature criminelle — ces appels ne nous parviennent que très affaiblis et ne trouvent pas l'écho nécessaire.

Il est dorénavant quasi impossible de trouver dans l'Amérique du Sud un coin de terre où l'on puisse respirer et où les principes les plus élémentaires de la liberté sont encore respectés.

Comme une terrible épidémie, le règne de la dictature militaire gagne, pays à pays, tout le Sud Américain.

Bolivie, Pérou, maintenant l'Argentine, pour ne parler que des soi-disant « révolutions » survenues ces derniers temps.

C'est à une course impudente et sans vergogne vers le pouvoir (que permettent toutes sortes de crimes, de malversations, de vols commis par les gouvernements successifs) que se livrent l'une après l'autre toutes les Républiques sud-américaines, déjà habituées depuis de longues années au gouvernement personnel.

L'Argentine, le pays le plus important de l'Amérique du Sud, bien qu'elle fut depuis quelques années sous la dictature d'un homme — Hipólito Yrigoyen — qui avait développé une politique réactionnaire sournoise et, de plus, incohérente; mais qui en tout cas n'avait pas réussi à bâillonner les organisations ouvrières, non plus qu'empêché les nombreuses tentatives anarchistes et révolutionnaires du pays, — l'Argentine pouvait sembler un pays réfractaire à l'instauration d'une nouvelle dictature d'espèce fasciste. Surtout que le président Yrigoyen semblait — et il l'affirmait chaque jour — l'homme le plus populaire du pays, et qu'il avait été élu deux ans auparavant à la présidence avec un très grande majorité de voix — plus de 800 mille sur un million 200 mille votants. Mais les événements des jours passés — qui ne se sont pas encore complètement déroulés — démontrent le contraire.

Après quelques semaines de nervosité et d'indécision des sphères officielles, pendant lesquelles les deux forces opposées attendaient le moment le plus favorable pour tenter une action, le samedi 6 septembre, un mouvement organisé par toute l'opposition anti-irigoyen, qui va des conservateurs aux socialistes indépendants en passant par les fascistes de la Ligue Civique, conduite par des éléments des hautes sphères militaires, firent un mouvement soi-disant révolutionnaire qui aboutit, comme le laissait prévoir la Constitution du gouvernement provisoire, à instaurer un régime de terreur où, mieux, comme l'affirma le nouveau préfet de police de Buenos-Aires « une période de paix sociale, de cohésion par l'exécution de quelques centaines de subversifs et réusir par la suite à résoudre définitivement la question sociale en Argentine. »

Les événements qui portèrent au pouvoir la junte militaire furent brefs et ne trouvèrent pas de grande opposition. Les premiers actes du nouveau gouvernement installés après une marche qui nous rappelle la fameuse marche sur Rome de Mussolini, du fameux général Uriburu à la tête de quelques divisions à travers Buenos-Aires, furent d'assailir et de détruire les journaux, les habitations et les locaux des adversaires politiques les plus directs — les partisans d'Irigoyen, leurs quotidiens — *La Epoca* et *la Calle* — et l'instauration de la loi martiale qui permettait de fusiller immédiatement et sans procès tout individu qui serait surpris en flagrant délit contre la sécurité des biens des habitants ou qui attenterait contre les services et la sécurité publics. Comme on pouvait s'en douter, c'était instaurer un régime de massacres.

Les nouvelles qui nous parviennent sont des plus tristes et des plus terribles. Déjà de nombreux camarades et quelques communistes ont été fusillés sous le prétexte qu'ils avaient osé distribuer des manifestes. Le quotidien *La Protesta*, qui eut une attitude admirable pendant les jours critiques, est surveillé, comme le sont les locaux des organisations et de *La Antorchita*. Presque tous les numéros publiés en ces journées furent saisis, entre autres, le n° 6672 du dimanche 7 septembre, qui contenait un appel à la grève générale et le dernier numéro paru du jeudi 11 qui contenait un commentaire sévère à la nouvelle de l'exécution de trois compagnons à Rosario. Actuellement, *La Protesta* est, comme la majorité des autres publications, dans l'impossibilité de paraître, et ses rédacteurs sont recherchés par ordre des militaires.

Du reste tous les camarades les plus connus — je parle de ceux de la capitale d'où il est plus facile de maintenir le contact — tous les camarades, s'ils ne furent pas arrêtés, ont été contraints de se cacher ou de se réfugier dans les environs de Montevideo. La police et les militaires ont déjà visité plusieurs fois leur maison et leur présence les fait se trouver à la merci de la mauvaise humeur et de l'arrogance du premier officier qu'ils peuvent rencontrer.

Nonobstant cette situation extrêmement périlleuse, l'action anarchiste n'est pas complètement morte pour cela. C'est ainsi qu'en ces jours où le jour un numéro de la combattive *Anarchia*. Dans la province se publie un numéro clandestin du périodique *Bravo y Cercho*, de notre infatigable compagnon Anderson-Pacheco, numéro qui n'a pas manqué de soulever la colère du nouveau dictateur, le général Uriburu. Quelques jours après, en outre de quelques manifestes incitant le peuple à la grève générale, fut publié un numéro de notre journal *La Pampa libre*.

De toute manière, la lutte se fait de plus en plus âpre et aussi sans grand espoir, car chaque jour les coups de la réaction se précèdent et tendent à frapper

directement les points les plus vitaux de notre propagande et de notre activité.

On voit chaque jour avec plus de précision que le nouveau gouvernement, un moment occupé à mater ses adversaires les plus proches (les Irigoyenistes), se consolide davantage et converge toutes ses forces vers ses ennemis les plus irréductibles : les anarchistes et tous les révolutionnaires.

Toutefois, par cela même, sa situation n'est pas complètement sûre ni stable, et ce serait presque le moment précis, alors que la nouvelle dictature n'est pas encore solidement établie et que la vieille est quasi complètement détruite, pendant que le gouvernement n'a pas encore réussi à réorganiser toutes ses forces et qu'en conséquence la réaction est dans l'impossibilité de se déchaîner plus violemment et méthodiquement, ce serait donc le moment de tenter un suprême effort.

Cela est-il encore possible en Argentine? Cela dépend de la bonne volonté et un peu de l'occasion.

L'Argentine possède de grandes organisations ouvrières révolutionnaires, et d'aucunes, comme la F.O.R.A., dirigées par des éléments anarchistes. Si ces organisations sentaient vraiment leur imprescriptible devoir de descendre en lutte et d'opposer à la bestialité réactionnaire triomphante leur force et leur volonté révolutionnaire, la situation pourrait être sauvée. Mais le mal est que l'on put voir en ces jours mêmes, que l'organisation ouvrière la plus importante, la F.O.R.A., se plaça dans un isolement incompréhensible et inexplicable, s'éloigna quasi complètement des hommes et de l'ambiance anarchistes, pris dans leur généralité. Cela est si vrai que dans une réponse à son manifeste, la *Protesta* dut verbalement la réprimander.

En tout cas, et pour le moment, on ne peut dire aucune parole définitive, ni même lancer des appréciations à la légère.

Attendons que les événements clarifient la situation, sans pour cela regarder ces événements en nous croisant les bras, et attendre pacifiquement leurs « naturelles » évolutions.

Non! tous, voisins ou lointains, avons un tâche, un devoir à accomplir en faveur de nos compagnons et de tout le peuple de l'Argentine : celui de les aider à entreprendre ou à reprendre leur œuvre de résistance et de lutte contre la tyrannie, et, d'autre part, le devoir de prêter notre solidarité aux combattants vaincus qui sont obligés de se réfugier en d'autres pays, mais surtout en Uruguay — pays voisin qui, du reste, est aussi lui-même dans l'incertitude entre une dictature militaire et un gouvernement civil.

HUGO TRENI.

N'oubliez pas la souscription permanente du « Libertaire »

## Les expulsés de Jœuf

Les cas dont nous allons parler sont très significatifs. Il s'agit de quatre ouvriers italiens expulsés de France simplement parce que, amis de l'anarchiste Bartolomei, qui tua, à Jœuf, un prêtre fasciste qui faisait de l'espionnage et de la provocation.

Les quatre cas se ressemblent : dans tous il s'agit des travailleurs auxquels les autorités françaises n'ont rien à reprocher. Joseph Irosini, né le 19 mars 1890, à Montale (Province de Florence), cheminot en Italie, dut émigrer en France à la suite des persécutions fascistes. Mineur, il a travaillé dans les mines de Homécourt, du 10 août 1922 au 7 janvier 1929, jour où lui fut notifiée l'expulsion.

Dans ce temps il n'a jamais été poursuivi et le commissaire de police de Jœuf lui a donné une déclaration de bonnes mœurs.

En sept ans il n'a jamais donné aucune occasion à la police et à la gendarmerie de s'occuper de lui.

Paris Micheletti, né le 22 avril 1888, à Sambuca Pistoiese (prov. de Florence) émigré en France depuis le 12 novembre 1905. Il n'a jamais été poursuivi. Jamais la police ne s'est occupée de lui. Il a travaillé toujours pendant 24 ans, comme mineur dans le même pays. Le 7 janvier 1929 il est expulsé.

Belisario Syrampani, né le 6 août 1896, à Pistola. Il a travaillé dans l'usine De Wendel, du 15 novembre 1922 au 7 janvier 1929 : date de son expulsion. Il n'a jamais été poursuivi et n'a jamais eu affaire à la police.

Tous les trois sont libertaires. Tous les trois étaient en rapports d'amitié avec Bartolomei.

Mais il y a encore pire : un autre expulsé Quintilio Gherardini, né le 8 mai 1882 à Sambuca Pistoiese, émigré en France en 1903. Il a travaillé dans les mines à Jœuf et à Homécourt pendant 26 ans; il n'a jamais été poursuivi ni appelé par la police. Il n'a jamais adhéré à aucun parti. Mais son café avait parmi les habitués, Bartolomei.

Il s'agit donc d'émigrés honnêtes, travailleurs, tranquilles. Tous de la même région, il était naturel qu'ils se fréquentent. Et, puisque Bartolomei est Toscan lui aussi, c'est naturel qu'il fut de la compagnie.

Qui a voulu ces expulsions? Comment peuvent-elles être justifiées? Il n'y a eu aucune réponse aux démarches de *La Ligue des Droits de l'Homme*. Mais pourtant il y a des agents provocateurs et des espions fascistes tolérés et protégés aussi par la police française.

## La grande illusion

Sous ce titre, Normann Angell publiait, avant la guerre, un livre fort intéressant, très documenté et d'une argumentation puissante, dans lequel il prouvait que la guerre ne rapportait rien aux vainqueurs, et que c'était une duperie de croire que l'on pouvait abattre économiquement un peuple fort et travailleur, parce qu'on l'avait vaincu sur les champs de bataille.

Combien de patriotards, crétiens à courte vue, se sont exclamés, après la victoire de novembre 1918: « Cette fois, nous les avons eus, les Boches! Ils ne se relèveront jamais. En leur prenant les régions du fer et du charbon, on les anéantit économiquement. En réduisant leur armée, on les écrase militairement. En les obligeant à payer des réparations de guerre, on les tue financièrement. »

Je viens de lire dans « la Science et la Vie », revue scientifique populaire, numéro d'octobre 1930, un intéressant article de Gaston Raphaël sur : « La renaissance industrielle de l'Allemagne. » Cette étude est la plus éclatante démonstration que si la défaite a pu, pendant quelques années, gêner l'Allemagne du point de vue économique, elle n'a pas pu l'empêcher de reprendre le premier rang parmi les nations industrielles, laissant loin derrière elle ses vainqueurs, sur ce terrain de combat.

Je ne cite que quelques détails de cet article. Ils valent d'être connus. Ils feront réfléchir les patriotards d'esprit étroit.

En privant, par les traités, l'Allemagne de ses mines de houille et de fer, on a cru porter atteinte définitivement à sa prospérité, ces deux matières premières étant à la base de toute industrie. On a voulu la rendre tributaire de l'étranger.

Voici la réponse des faits :

Privés de charbon, par suite de perte des mines de Pologne allemande, et par suite de l'obligation de fournir aux vainqueurs, annuellement, à titre de prestations, 45 millions de tonnes d'abord et 26 millions ensuite, malgré les troubles, la défaite, la révolution, les grèves, la faillite financière, ils sont parvenus à amener une armée de 200.000 mineurs dans la Ruhr et la Westphalie, à construire des villes et villages, à les ravitailler. La production allemande était de 114 millions de tonnes de houille en 1913 et de 87 millions de tonnes de lignite. En 1927, on extrayait déjà 153 millions de tonnes de houille et en 1929, 175 millions de tonnes de lignite. La production d'avant-guerre est dépassée, malgré tous les obstacles.

Pour la fonte, le fer et l'acier, c'est encore mieux. Le traité de paix privait l'Allemagne des minerais de Lorraine, constituant 72 % de l'extraction d'avant-guerre.

En 1913, l'Allemagne, y compris la Lorraine, produisait 22.835.000 tonnes de fonte et d'acier. En 1929, malgré la perte de la Lorraine, elle en a produit 29 millions 647.000 tonnes. Pour ce faire, elle utilise, à l'instar de certain trust américain, la vieille ferraille, les riblons, les déchets métalliques. On récupère tout ce qui est possible d'être récupéré. Sur 12 millions de tonnes de fer, 7 ont cette provenance. Et par ces procédés, l'Allemagne n'a plus besoin du fer étranger.

Je ne puis suivre l'auteur sur le terrain de l'industrie chimique, production de l'azote, des phosphates, des engrais, etc., sur l'industrie électrique, etc. Développement encore plus formidable.

Le résultat d'ensemble s'avère en cette constatation que pour les cinq premiers mois de 1930 l'Allemagne a davantage exporté qu'importé.

Le vaincu s'est relevé plus vite que le vainqueur. C'est un fait indiscutable et ce n'est pas nous qui le disons, mais une revue pourtant bien pensante du point de vue patriotique.

Après la défaite française en 1871, ainsi que Normann Angell l'expliquait, la France s'était relevée plus vite que l'Allemagne triomphante.

Non seulement la guerre est néfaste au vainqueur parce que ses maîtres se musèlent davantage et gardent les libertés confisquées pendant la tourmente, mais elle est encore contraire à la prospérité économique des peuples vainqueurs.

L'examen impartial des faits nous amène à cette conclusion qui semble paradoxale.

Les causes du relèvement de l'Allemagne sont précisément dans sa défaite même.

L'auteur de l'article précité les énumère. Les statistiques allemandes accusent un pourcentage de personnes ayant une profession beaucoup plus forte qu'avant guerre.

En réduisant l'armée allemande de 700.000 à 100.000 hommes, on a libéré ainsi 600.000 paires de bras qui se sont livrés à un travail utile.

La faillite monétaire a ruiné totalement des centaines de milliers de rentiers, et la grosse fraction de ceux-ci, encore valides, au lieu de vivre en parasites sur la société, ont dû faire œuvre utile de leurs doigts ou de leur cerveau pour gagner leur vie. La ruine des rentiers a augmenté la prospérité générale.

Un autre phénomène, moins recommandable celui-là, c'est que les crises ont contraint plus d'un million de femmes à aller travailler pour équilibrer le budget familial. Il est vrai qu'en France, il n'en est guère autrement.

Je trouve tout à fait inutile de commenter plus longuement ces renseignements. Les faits parlent d'eux-mêmes.

O patriotards, chauvins, votre attitude

## Je ne crois plus en Dieu et je combats toutes les religions

C'est devant une salle archi-comble — quatre à cinq cents personnes n'ont pu trouver de place — que Sébastien Faure développa ce sujet.

« Je ne crois plus en Dieu. » Sébastien Faure a cru en Dieu. Elevé religieusement, ce n'est qu'à l'âge d'homme qu'il se débarrassa de sa foi et après avoir mûrement réfléchi.

Et notre camarade fit le procès du Dieu créateur, du Dieu providence et du Dieu juge.

Pourquoi Dieu nous aurait-il créé? Quelle raison majeure le poussait à nous lancer dans cette vallée de larmes? Que signifie ce mot : créer?

Dieu, parfait par définition, pouvait-il créer cet imparfait que nous sommes pour le simple plaisir de nous voir souffrir et nous envoyer ensuite en enfer, en punition de nos fautes qu'il savait bien que nous commettrions, puisqu'il sait tout?

De façon simple, mais convaincante, notre camarade montra tout le ridicule qui s'attachait à cette idée de Dieu. Je n'entreprendrai pas de vous donner un compte rendu « in extenso » des arguments présentés par S. Faure. Il me suffira de dire que, après l'avoir entendu, il faut être un crétin-né pour croire encore en ce Dieu tout-puissant, bon et miséricordieux qui sert de gagne-pain aux ratiocinations de toutes robes.

« Et je combats toutes les religions. » Notre ami fit un tableau saisissant des ravages causés par les rivalités religieuses. La religion catholique, entre autres, passa un mauvais quart d'heure.

La religion est l'ennemie du progrès social, prêchant la résignation et considérant la vie comme un simple passage au bout duquel commence la vie éternelle, la seule qui compte.

Et, pour conclure, Sébastien Faure déclara qu'il ne suffisait pas d'abattre les maîtres d'en haut, mais qu'il fallait, si l'on voulait une vie de bien-être et de liberté, s'affranchir également des maîtres d'en bas.

Et son appel à la révolte fut frénétiquement applaudi.

Le pasteur Roser, premier contradicteur inscrit, tint assez longuement la tribune. Les arguments présentés par S. Faure, déclara-t-il, sont enfantins. L'idée de Dieu, de la création dépasse l'entendement humain. Sébastien Faure connaît sans doute mieux le catholicisme que l'Evangile. Or c'est dans l'Evangile que le pasteur Roser puise son enseignement et les leçons données par le Christ. Il reconnaît que la plupart des prêtres de toutes les religions ne sont pas fidèles à la doctrine du Christ. Il fait, en passant, une déclaration qui est applaudie par l'assistance : un chrétien ne peut, en aucun cas, accepter de porter les armes et participer à une guerre; un chrétien ne peut être partisan du régime économique actuel.

Mais, pour finir, le pasteur Roser fait cet aveu qu'il n'est pas possible de prouver que Dieu existe que de démontrer qu'il n'existe pas.

Un autre contradicteur vint tout simplement affirmer sa croyance en Dieu; puis un certain Héliodore Fortin, fonda-

teur d'une religion nouvelle, baptisée religion diviniste, voulut entreprendre d'exposer les beautés de sa combinaison, mais il ne le put devant la bronchite que causèrent ses déclarations.

Etant donnée l'heure tardive, plusieurs contradicteurs ne purent se faire entendre et S. Faure répondit au pasteur Roser.

C'est à celui qui affirme l'existence de Dieu à prouver que Dieu existe. Si S. Faure accusait le pasteur Roser d'être un voleur, ce dernier exigerait certainement de S. Faure qu'il apportât la preuve de son affirmation. Nous nions Dieu parce que, de toutes parts, nous entendons affirmer son existence et que nul n'a pu, jusqu'à présent, apporter le moindre semblant de preuve à cette affirmation.

Quant aux Evangiles dont se réclame le pasteur Roser, S. Faure les connaît aussi bien que lui. Que sont ces Evangiles? Des légendes, des propos recueillis par on ne sait qui et tous sujets à caution. Ce ne sont pas les disciples du Christ qui ont écrit les Evangiles, mais beaucoup plus tard, des commentateurs qui les ont arrangés pour les besoins de leur cause. Ne dit-on pas l'Evangile « selon » saint Luc, « selon » saint Matthieu, etc.? Et c'est sur des bases aussi fragiles, aussi peu sérieuses que s'appuie l'argumentation du pasteur Roser?

Sébastien Faure termine en démontrant une fois de plus l'absurdité de la croyance en Dieu, et la nocivité de toutes les religions.

P. M.

## A propos des conférences de Sébastien Faure

Des incidents regrettables se sont produits à la dernière conférence de notre ami Sébastien Faure. Peu s'en fallut que la salle du Théâtre de Belleville lui soit refusée pour la conférence suivante.

Des dégâts assez sérieux — ils s'élèvent à plusieurs centaines de francs — ont dû être payés par Faure et le Directeur lui a nettement signifié que si le désordre se renouvelait le 31 octobre, il ne lui louerai plus la salle.

Les organisateurs ont donc été dans l'obligation de prendre certaines mesures, entr'autres, les suivantes :

1° Les quichets ne mettront en vente que le nombre de tickets correspondant au nombre de personnes que la salle peut contenir au maximum :

2° Ce nombre atteint, les portes seront fermées :

3° A l'exception du Bureau et de l'orateur, l'accès de la scène sera interdit à tous ;

4° Nous prions les camarades de ne pas stationner dans la cour quand les portes seront fermées.

Les amis comprendront que, toutes les grandes salles parisiennes nous ayant été refusées (Grange-aux-Belles, Wagram, Gymnase Japy, Palais des Arts, etc.), il ne faut pas nous exposer à ce que le Théâtre de Belleville nous soit retiré.

Les Organisateurs.

## INANITE DE LA PUNITION

En quoi la souffrance que je subis peut-elle effacer une faute que j'ai commise? Quel rapport peut-il bien y avoir entre ces deux termes : la faute passée, une douleur actuelle? Ce qui est intelligible, c'est l'idée de certaines peines qui réparent le dommage causé; par exemple, la restitution d'un objet volé; ici nous comprenons : il y a bien quelque chose d'effacé. Mais, remarquons-le, ce n'est pas la souffrance qui efface, c'est l'acte de restitution. Si je restitue sans en souffrir, ou même avec joie, la réparation n'en est pas moins parfaite, au contraire; la peine est moins alors, non en tant que souffrance, mais en tant que restitution. Mais, au point de vue proprement moral, il n'y a aucune raison intelligible pour que la faute soit rachetée par la douleur. En effet, la faute commise, que le coupable souffre ou ne souffre pas, peu importe : la mauvaise action n'en a pas moins été accomplie. Dès lors, la punition ne fait qu'ajouter à ce mal irréparable, un mal d'une autre espèce. Un monde où le coupable souffre n'est donc en rien supérieur à un monde où le coupable serait impuni; il est plutôt pire, puisque la douleur y est plus grande, sans que le vice y ait diminué.

C. M.

## Conférences de Sébastien FAURE

Le vendredi 7 novembre 1930, à 8 h. 30 du soir, au théâtre de Belleville, 46, rue de Belleville,

## 4<sup>ME</sup> CONFÉRENCE

publique et contradictoire

Sujet traité :

EST-CE LA GUERRE ?  
(VA-T-ON REMETTRE ÇA ?)

n'est pas seulement haineuse et criminelle, elle est aussi stupide.

Ce ne sont pas ceux qui brandissent des drapeaux ou font cliqueter leurs armes qui fondent l'avenir d'une nation, ce sont les travailleurs manuels et intellectuels qui œuvrent pour sa prospérité. On ne peut pas abattre, on n'abattra jamais un peuple qui travaille.

Mettez vos drapeaux au tas de chiffons, vos armes au tas de ferraille, et tendez la main aux frères allemands, aux frères de partout. Ça vaudra mieux pour tous.

G. BASTIEN.

## Prime de fidélité

Os que l'on donne aux soldats et aux chiens couchants, s'ils sont obéissants et fidèles à leurs maîtres.

C'est la preuve qu'aujourd'hui encore, il existe des Seigneurs et des Esclaves; cela après plus de cent ans que le peuple fit la grande Révolution, dont la Bourgeoisie, par ses capitaux, sut en avoir tous les profits.

Où, c'est le peuple, le travailleur affamé et lassé de la domination des gouvernants d'alors qui s'est sacrifié. Pour le lendemain donner le pouvoir aux roublards et aux riches qui continuent toujours à le déposséder de la liberté et des fruits de son travail.

Certes, tant que le peuple est obligé d'avoir recours à la grève pour se garantir l'existence, c'est qu'il y a un pouvoir qui le domine, l'exploite et en fait son sujet. Cela devrait suffire à lui faire juger et rejeter n'importe quel gouvernement, car s'il y a grève c'est qu'il y a oppression.

Crédule, le peuple fut content quand les maîtres lui accordèrent le Suffrage Universel, il n'en sentit pas le piège, il se crut souverain. Tandis qu'il continuait à travailler pour des exploitateurs et à se laisser enrégimenter dans l'armée qui fut et qui est toujours la gardienne des dirigeants et des privilégiés. L'argent continue à être le maître des choses, c'est lui qu'il faut supprimer dans la Révolution.

La prime de fidélité qu'osent offrir les capitalistes exploitateurs démontre que le salariat a conservé la docilité du domestique qui attend que la providence dieu et état lui donne le bonheur.

Le producteur ne devrait-il pas se sentir de même structure que les ministres, les généraux, les capitalistes? Ne devrait-il pas se sentir leur égal, même le supérieur, puisque c'est son travail qui leur donne le bien-être et toutes les joies de la vie.

Médaille du travail, prime de présence ou de fidélité équivalent à la caresse que le maître prodigue à son toutou pour le faire entrer dans la niche pour mieux l'enchaîner.

Oh! travailleur! que ne sors-tu de la niche? Non pour aboyer en vain que tu es malheureux, mais pour mordre et exterminer ceux qui te dominent et dont tu es l'esclave.

L. GUERINEAU.

Le « Libertaire » est-il mis en vente dans ta région? Non? Fais-toi le dépositaire de ton journal ou trouve un kiosque qui consentira à le mettre en vente.



## A TRAVERS LE MONDE

## AU JAPON

## LE PREMIER SEPTEMBRE

Le premier septembre mil neuf cent vingt-trois est une date inoubliable pour le peuple japonais. Des milliers de personnes périrent en un moment, on perdit des êtres chers, des parents virent devant leurs yeux mourir leur enfant sans pouvoir le sauver. Quand l'incendie chassa les réfugiés, alors une foule lasse, affamée, mourant de soif, erra dans ce vaste crématorium nausabond. Mais nous vîmes se manifester un très noble sentiment humanitaire. L'entraide cordiale entre tous, sans exception ni préférence. C'est ce sentiment qui sera la base de la société future. Pour la première fois, nous regardâmes la vraie figure de l'humanité en ce premier septembre.

Ce jour-là, au milieu de la souffrance populaire, le gouvernement et son valet le militarisme essaya de fomentier un complot. Par une campagne de mensonge, il réussit à faire croire que les Coréens et les Chinois volaient et attaquaient les réfugiés aidés en cela par les anarchistes et les ouvriers révolutionnaires. La loi martiale fut déclarée et toutes les cruautés pratiquées. D'innombrables suspects furent arrêtés; bien entendu, tous nos camarades insultés, blessés et beaucoup sauvagement massacrés au nom de la légitime défense.

Ces faits restent pour toujours comme un formidable monument, un record dans la répression sanglante et dans la malédiction qui appelle à la vengeance.

En ce jour des membres du gouvernement assassinèrent secrètement de nombreux camarades parmi les plus courageux: Osugi, sa femme et leur jeune cousin, Hirasawa et d'autre encore.

L'année suivante se produisit le mouvement de révolte: Résultat: les camarades Muraki, Ueda, Furuta et d'autres furent pendus ou moururent en prison.

Le souvenir de la fureur des éléments et des gouvernants en ce jour terrible ne nous suffisait sans doute pas, puisque chaque jour le sang du peuple est versé dans les prisons, dans les usines tout comme il y a sept ans.

Le peuple est plongé dans un abîme de famine et de terreur.

Allons! notre tâche presse.

\*\*\*

J.O. JA.

## INFLUENCE MONDIALE

Le 1er septembre 1923, un formidable tremblement sema la ruine dans tout le Japon oriental et par suite tout le Japon fut éprouvé matériellement et moralement: même les pays voisins économiquement en ressentirent les conséquences. A ce moment le gouvernement était impuissant. Si alors nous avions été plus forts, nous aurions pu détourner le cours de l'histoire japonaise de la voie de la tradition. Cependant, rééclairez que ce terrible bouleversement n'a eu aucune influence sur les pays lointains de même que la grande guerre européenne n'en a eu aucune sur les peuples d'Extrême-Orient, au début et n'a que sur la fin modifié un peu l'économie pratique de ces peuples.

Bref de ces faits, je conclus que quelles que soient les convulsions sociales provoquées par des accidents naturels (secousse sismique, inondations, sécheresse, famine, éruption de volcan) ou par des causes artificielles (grève, émeute, révolution, guerre, banqueroute, etc.) elles ne peuvent que se propager en un temps suffisamment court pour créer une agitation mondiale. Celle-ci ne se produirait que dans des éventualités

que nous ne pouvons espérer, comme une collision entre deux planètes, la décoloration de la pierre philosophale ou de la quatrième dimension... Loïn de ces rêves, nous devons envisager des réalisations plus conformes à l'esprit actuel que les révolutions passées, trop locales, trop limitées.

De la Révolution russe, nous avons appris que la révolution localisée est très dangereuse pour son propre avenir immédiat, car si une révolution éclate dans une région, les forces capitalistes aussitôt attaquent cette région, sous n'importe quel prétexte.

Cesser toutes relations avec les autres Etats pendant une révolution est absolument impossible, donc l'existence même des masses révolutionnaires commande de ne pas gaspiller son énergie dans une guerre contre les armées capitalistes étrangères. Sinon la collaboration des ouvriers d'usine et des paysans ne peut jouer efficacement. Certains pensent que les anarchistes des autres pays apporteraient leur aide aux régions en révolution; oui, nous pouvons facilement le prévoir, mais nous ne devons pas compter sur les forces des pays éloignés, au moment le plus urgent; nous ne dépendons que de nos propres forces.

La puissance réactionnaire se développe très rapidement et parallèlement à la technique des capitalistes. Si la réforme du capitalisme évoluait et progressait jusqu'à, par exemple, réaliser l'idéal actuel des socialistes: la liberté économique, cela ne signifierait pas la liberté de l'humanité. Cependant, cela suffirait à contenir la plus grande partie du peuple; ainsi le vrai libérateur est éternellement étouffé.

Avant ces révolutions isolées ou ces évolutions, nous devons d'abord étudier plus profondément notre tâche et, dans ce but, il est urgent pour nous de trouver un moyen plus nouveau pour une révolution mondiale et le plus important est l'établissement de relations internationales plus faciles.

Jeunes camarades, développez d'autant plus énergiquement le mouvement espérantiste.

TO-JO.

Traduit de La Anarkiso par J.-M. Esperanto.

## EN CHINE

## LA SITUATION EN CHINE

Les luttes intestines et continues entre les militaires de toutes les sections du Huo-Min-Tang comme les troupes de Chang-Kai-Shek, de Kwanghsin, de la Section réorganisatrice et des congressistes de l'Occident Montelo, créent en Chine des circonstances terribles. Ils se battent les uns contre les autres. La bataille n'a pas d'autre cause, chacun se battant pour ses propres intérêts, que la volonté d'accaparer le pouvoir politique et d'occuper un plus grand nombre de districts. Malgré le danger imminent pour les peuples ils emploient sans mesure sur les champs de bataille les plus terribles et les plus cruels engins de mort, ainsi que les gaz et même ils jettent des bombes sur les villes, détruisant demeures et habitants. Au nom du Kuo-Min-Tang, ils oppriment et exploitent la classe prolétarienne, ils flattent l'impérialisme, ils se lient avec les derniers représentants de la féodalité, ils protègent le capitalisme national, ils nient tous les mouvements libertaires, ils empêchent la liberté de conférence publique, de réunion, d'organisation, d'édition de journaux et le droit de grève. Il n'existe pas de différence entre le gouvernement du Kuo-Min-Tang et les vieux militaires, déjà on peut assurer que les premiers sont plus

réactionnaires, plus rusés et plus terribles que les derniers.

Mais le but des travailleurs et paysans opprimés et exploités n'a jamais été en Chine « le pouvoir politique d'un parti » le système du Kuo-Min-Tang qui signifie le réveil et la prospérité d'une nouvelle classe capitaliste non plus que celui de San-Hing-Chu, ils demandent:

1° La liberté de réunion, d'organisation, de discussion publique et le droit de grève et d'édition;

2° La disparition de la féodalité ainsi que de l'impérialisme et de la classe capitaliste nationale;

3° L'usine aux ouvriers et la terre aux paysans;

4° La réalisation du communisme fédéraliste-anarchiste.

Toutes ces revendications ne se réalisent que par le principe de la tactique du communisme anarchiste.

A la faveur de la lutte actuelle entre les militaires, la vague révolutionnaire du prolétariat d'avant-garde peut risquer opportunément sa chance. Cette révolution n'est pas nationale, elle n'est pas la transmission du pouvoir, mais elle est celle de la destruction du pouvoir politique, la révolution sociale économique.

Les forces principales qui assureront le succès de la révolution seront les organisations mêmes du prolétariat: le Comité d'usine ou de fabrique, le Comité de magasin, le Comité de paysans ou Conseil et leur Fédération unique; mais ce ne sera jamais la section de réorganisation du Kuo-Min-Tang, le troisième parti (Parti révolutionnaire Tun-Hua) ou le Parti communiste lesquels avec ruse prennent en mains et contrôlent comme des administrés les prolétaires.

Seulement par cela, l'organisation fondamentale des ouvriers et paysans et leurs fédérations, lesquelles unissent en elles toutes les forces, peut pendant la bataille par l'action directe lever le drapeau de la Révolution sociale et transformer la bataille militaire actuelle, en une lutte de classe décisive.

L'opposition négative comme le refus du service militaire ne peut interrompre la bataille actuelle, mais seulement la grève générale de la production et des transports militaires et surtout la Révolution sociale qui supprimera la cause des guerres.

Que le prolétariat chinois s'unisse et se lève!

Que tous les ouvriers fassent la grève générale et occupent les usines!

Que tous les paysans fassent la révolution agraire!

Et qu'ils triomphent des bolchevistes et du Kuo-Min-Tang!

Vive la Révolution sociale! Vive le communisme-anarchiste!

La Ligue des Jeunesses noires en Chine.

Traduit de Ino, par J.-M. Esperanto.

## GROUPE REGIONAL DE BEZONS

Samedi 8 novembre, à 20 h. 30, salle du Café de la Mairie, à Carrières.

## GRANDE REUNION

## PUBLIQUE et CONTRADICTOIRE

sur

## Ce que veulent les Anarchistes

Orateurs: Pierre LEMIELLOUR, de l'U. A. C. R.

Louis LOREAL du « Libéraire »

JUHEL de la C. G. T. S. R.

qui parlera du syndicalisme révolutionnaire.

## LA VOIX DE PROVINCE

Adresser ce qui concerne la « Voix de Province » à Pierre Lontente, au « Libéraire », 186, boul. de la Villette, Paris (19').

## NIMES

## Aux forçats de la Mine du Gard et d'ailleurs

La catastrophe d'Alsodorf accuse officiellement 300 morts. Cela vous oblige à dire ce que l'on pense d'une pareille incurie, cause de ces terribles accidents. Les premiers responsables? On peut sans hésiter accuser ces actionnaires, iniqueurs du charbon, qui ne consentent que les dividendes à eux alloués sur la sueur des bagnards de la mine.

Il faut l'avouer aussi, la faute incombe au mineur lui-même, ce malchanceux qui croit tout ce qu'on lui dit et fait tout ce qu'on lui fait faire. Comment puisse-t-il se faire que des hommes qui ont droit au soleil comme les autres hommes se privent de ce soleil six jours de la semaine en descendant chercher leur pain quotidien quelques fois à mille mètres dans les entrailles de la terre, que ces hommes n'ont jamais réfléchi qu'ils gagneraient aussi bien leur pain au soleil qu'à l'ombre, et que, non contents de vivre le jour sous la terre, ils en arrivent même, par la force de l'habitude, à oublier la sécurité de leur propre existence.

« Que celui qui n'a jamais vu les figures haïves des mineurs sortant de la mine s'en rende compte au moins une fois ».

Désigné il y a quelques années pour aller parler aux mineurs de Saint-Martin-de-Valgarnes, du programme syndical, j'en oubliai le programme lui-même lorsque vint mon tour de parole. Je fus obligé de leur demander quelles étaient les raisons qui les faisaient à sa faire écraser volontairement, puisque je venais d'entendre, avant d'entrer à la salle de réunion, leur délégué mineur à la sécurité, Plagne, leur dire, à quelques-uns d'entre eux: « Méfiez-vous. Moi, j'ai fait mon métier, tous les rapports que j'ai adressés pour indiquer le mauvais état de l'endroit où vous travaillez sont déchirés par la compagnie. J'accomplis mon dernier devoir en vous disant: ne descendez pas dans cette mine, c'est dangereux ». J'ai fait mon devoir, j'ai fait mon devoir, refusé de descendre tant que le nécessaire n'aurait pas été fait.

Quelques mois après ce fut la catastrophe. Mineur, laissez-moi la mine tranquille, que ceux qui veulent du charbon aillent le chercher eux-mêmes, et tu verras que l'on découvrira ta mine et que l'on n'ira pas la chercher si profondément. Cela va te faire rire, mineur, mon camarade, arrache ton charbon au soleil!

Et puisque j'y suis, lorsque, à l'occasion, tu demandes ton droit à ceux qui l'exploitent, ton droit à la vie, à ceux qui vivent d'orgies sur ton compte, fais-le par l'action, ne te mets jamais en grève avant d'avoir retiré du fond des puits les équipes d'entretien, et avant d'avoir brûlé tous les stocks de charbon qui se trouvent dans les magasins de la compagnie.

Tant que la mine s'entretient et que le patron peut servir sa clientèle, la grève, c'est comme si tu pissais en l'air, et si les compagnies étaient intelligentes, de temps à autre, pour écouler le trop plein sans payer de façon, elles subventionneraient les chefs syndicalistes qui, en vous foutant la grève sous ces conditions, pourraient servir, sur l'économie de vos journées, de plus gros dividendes aux actionnaires.

Camarade mineur, dans tes grèves, de l'action directe, et tu verras que ce moyen-là sera le meilleur, et que si tu agis une seule fois en ce sens, ton sort sera pour longtemps meilleur qu'il ne l'est à l'heure actuelle. Et puis, pense au soleil!

\*\*\*

## SANIT-NAZAIRE

Saint-Nazaire

Les crimes de l'Eglise

Une conférence publique contradictoire aura lieu le vendredi 7 novembre à 20 h. 30

du soir à l'« Athénée » par le camarade Nemo de l'U.P.A. sur les crimes de l'Eglise.

Nul doute qu'il y aura foule, et nous convions à la contradiction catholiques, protestants et représentants de toutes religions. D'autre part sont instamment priés d'assister tous groupements d'avant-garde et particulièrement les lecteurs du Libéraire, du Flambeau et les sympathisants pour la formation d'un groupe d'Etudes sociales de libre-pensée et d'action.

## Le Comité d'organisation.

P.-S. — Prière aux camarades, dans un but d'éducation, d'apporter vieux journaux libertaires ou antireligieux et brochures pour être distribués gratuitement à la sortie et d'être rendus à 8 heures précises pour la bonne tenue de la réunion.

\*\*\*

## STRASBOURG

## Le fascisme en Alsace

Les anarchistes et tous les ouvriers conscients connaissent depuis longtemps les progrès du fascisme en France. La situation en Alsace-Lorraine leur est moins connue.

Après les élections partielles au conseil municipal de Strasbourg du 19 octobre, la presse du parti Hitler se réjouissait de la « victoire autonomiste ». En Allemagne, le parti fasciste, pour attirer les inconnus de la classe ouvrière, s'est paré du nom pompeux de « national-socialiste ». En Alsace l'aile gauche des autonomistes se nomme trompeusement: « Parti communiste alsacien (opposition) ».

Ces filibustiers politiques promettent à leurs électeurs un petit paradis terrestre en Alsace-Lorraine, tandis que l'aile droite, l'U.P.R. (union populaire républicaine) se basant sur la religion catholique-apostolique promet en outre, après la mort, le paradis céleste, le vrai ciel-là!

Nous connaissons par les compte rendus du « Libéraire » concernant les affaires Berneri et Ciana, les machinations des agents de Mussolini en France. En Alsace ce sont les agents de Hitler qui sont à l'œuvre.

Nombreuses sont les maisons à Strasbourg qui embauchent de préférence les ouvriers allemands et, du fait du chômage intense qui sévit en Allemagne, ils ont l'embaras du choix! Ils ne choisissent naturellement pas d'éléments révolutionnaires, ils préfèrent des non-syndiqués et des syndiqués jaunes! Ces temps derniers les cas deviennent de plus en plus nombreux où des Alsaciens durent céder de gré ou de force leur place aux étrangers!

La Société Ritter et Cie, route de Colmar, qui reçoit son matériel de la maison-mère établie à Durlach (Bade) et qui, pour éviter les droits de douane, fait la finition de ses appareils à Strasbourg, chicanait par l'organe de son contre-maître Hufnagel des ouvriers alsaciens qui préfèrent partir que de travailler dans un bagne, ils ont été remplacés par des ouvriers venant de Durlach.

La « Société française de charpente en la meules, Bilz et Cil, même adresse, a congédié samedi dernier deux charpentiers parce qu'ils avaient demandé à un ouvrier allemand d'entrer soit à la C.G.T.U. soit à la C.G.T.

Ce n'est pas le travail qui manque dans ces deux maisons, la première faisant travailler cet été jusqu'à 15 heures par jour, la seconde a fait travailler une équipe pendant la semaine du 17 au 23 octobre 66 heures 1/2.

Les camarades qui connaissent des faits analogues sont priés de les signaler au Comité antifasciste de défense alsacien-lorrain, au Libéraire, 186, boulevard de la Villette, Paris (19').

Apdal.

(Voir la suite en 4<sup>e</sup> page.)

## Avez-vous pensé

## à aider

## le « Libéraire »

## Les livres

Gabriel Chevallier:

## LA PEUR



La librairie Stock nous avait donné l'an dernier un magnifique livre de souvenirs sur la guerre, *A l'Ouest rien de nouveau*. Depuis, nombre de maisons d'édition ont publié des ouvrages de même genre — plus ou moins bien réussis; et dernièrement Barbusse faisait une suite à son *Feu* avec *Ce qui fut sera*.

Eh bien! Je puis dire que jamais encore comme dans *La Peur* que vient d'éditer la maison Stock, l'horreur de la guerre, la haine du meurtre, le mépris du militarisme et la bêtise humaine n'avaient trouvé de descripteur aussi talentueux. Ah! le fameux « héroïsme » des poilus est dépourvu de son faste ridicule et criminel, et après ce livre, bienfaisant parce qu'il nous fait toucher du doigt tout ce qu'il y a de lâcheté dans le pseudo-courage des guerriers, on se sent pris d'un dégoût souverain pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'armée.

Ce ne sont pas des souvenirs d'une escouade ou d'une quelconque formation de combat qui sont enclos dans ce livre, ce n'est pas un tableau symbolique de la guerre. Non! C'est quelque chose de mieux, parce que plus vrai, parce que plus humain: ce sont les réflexes d'un homme essentiellement maître de lui-même, un de ceux qui ne se plient pas à la morale officielle et que les grands mots ou les triades patriotiques n'ont pour effet que d'amener le sarcasme et la moquerie virulente.

Il y a dans ce livre des passages d'un pathétique puissant, sans vaines phrases de dramaturge, parce que ce sont des choses vécues qui nous font presque avoir

honte d'appartenir à cette espèce stupide d'animaux que sont les bipèdes humains.

Témoin ce passage qui nous rappelle les sombres heures d'août 1914:

Dans l'après-midi du 3 août, en compagnie de Fontan, un camarade de mon âge, je parcourais la ville.

A la terrasse d'un café du centre, un orchestre attaque la *Marseillaise*. Tout le monde l'entend debout et se découvre. Sur un petit bonhomme chétif, de mise modeste, un visage triste sous un chapeau de paille, qui se tient seul dans un coin. Un assistant l'aperçoit, se précipite sur lui et, d'un revers de main, fait voler le chapeau. L'homme pâlit, hausse les épaules et riposte: « Bravo! Courageux citoyen! » L'autre le somme de se lever. Il refuse. Des passants s'approchent, les entourent. L'agresseur continue: « Vous insultez le pays, je ne le supporterai pas! » Le petit homme, très blanc maintenant, mais obstiné, répond: « Je trouve bien que vous offensez la raison et je ne dis rien. Je suis un homme libre, et je refuse de saluer la guerre! » Une voix crie: « Cassez-lui la gueule à ce lâche! » Une bousculade se produit de l'arrière, des cannes se lèvent, des tables sont renversées, des verres brisés. L'atmosphère, en un instant, devient énorme. Ceux des derniers rangs, qui n'ont rien vu, rençoignent les nouveaux arrivants: « C'est un espion. Il a crié: Vive l'Allemagne! » L'indignation soulève la foule, la précipite en avant. On entend des bruits de coups sur un corps, des cris de haine et de douleur. Enfin, le géant accourt, sa serviette sous le bras, et écarte les gens. Le petit homme, tombé de sa chaise, est étendu à travers les crachats et les bouts de cigarettes des consommateurs. Son visage tuméfié est méconnaissable, avec un œil fermé et noir: un filet de sang coule de son front et un autre de sa bouche ouverte et enflée; il respire difficilement et ne peut se lever. Le géant appelle deux garçons et leur commande: « Enlevez-le de là! Ils le traînent plus loin sur le trottoir où ils l'abandonnent. Mais un des garçons revient, se penche et le secoue

d'un air menaçant: « Dis donc, et ta consommation? » Comme le malheureux ne répond pas, il le fouille, retire de sa poche une poignée de monnaie dans laquelle il choisit, en prenant la foule à témoin: « Ce salaud se fait parti sans payer! » On l'approuve: « Ces individus sont capables de tout! — Heureusement qu'on l'a désarmé! — Il était armé? — Il a menacé les gens de son revolver. — Aussi, nous sommes trop bons en France! — Les socialistes font le jeu de l'Allemagne, pas de pitié pour ces cocos-là! — Les prétendus pacifistes sont des coquins. Ça ne se passera pas comme en 70, cette fois! »

Pour fêter cette victoire, on réclame à nouveau la *Marseillaise*. On l'écoute en regardant le petit homme sanglant et souillé, qui gémit faiblement. Je remarque près de moi une femme pâle et belle, qui murmure à son compagnon: « Ce spectacle est horrible. Ce pauvre homme a eu du courage... » Il lui répond: « Un courage d'idiot. On ne s'aïse pas de résister à l'opinion publique. » Je dis à Fontan: — Voilà la première victime de la guerre que nous voyons.

Dans toute l'Europe, depuis les bords de l'Asie, des armées, assurées de combattre pour une bonne cause et de vaincre, sont en route avec l'impatience de se mesurer avec l'ennemi.

Qui a peur? Personne, personne encore... Vingt millions d'hommes, que cinquante millions de femmes ont couverts de fleurs et de baisers, se hâtent vers la gloire, avec des chansons nationales qu'ils chantent à pleins poulmons.

Les esprits sont bien dopés. La guerre est en bonne voie. Les hommes d'Etat peuvent être fiers!

N'est-ce pas là, en un raccourci puissant, toute la tristesse, toute la hideuse lâcheté, toute la férocité collective qui fit, aux premiers jours de 1914, sombrer l'humanité dans la plus criminelle des folies?

Mais voici maintenant des passages ayant trait à la guerre:

La plaine était couverte des nôtres, mitraillés, butés le visage en terre, les fesses en l'air, indecents, grotesques comme des pantins, pitoyables comme des hommes, hélas! Des champs de héros, des chargements pour les nocturnes tombereaux...

J'aperçus de loin le profil d'un petit homme barbu et chauve, assis sur la banquette de tir, qui semblait rire. C'était le premier visage dédaigné, reconfortant, que nous reconstruisions, et j'allai vers lui avec reconnaissance, me demandant: « Qu'a-t-il à rire de la sorte? » Il riait d'être mort! Il avait la tête très nettement tranchée par le milieu. En le dépassant, je découvris, avec un mouvement de recul, qu'il manquait la moitié de ce visage hilare, l'autre profil. La tête était complètement vide. La cervelle, qui

avait roulé d'un bloc, était posée bien proprement à côté de lui... comme une pièce chez le tripié... près de sa main qui le désignait. Ce mort nous faisait une farce macabre. De là, peut-être, son rire posthume. Cette farce atteignit au comble de l'horreur lorsqu'un des nôtres poussa un cri étranglé et nous bouscula sauvagement pour finir.

— Qu'est-ce qui te prend?

— Je crois que c'est... mon frère!

— Regarde-le de près, bon Dieu!

— Je n'ose pas, murmura-t-il en disparaissant.

Puis c'est la veille de l'attaque:

Nous entendons.

Rien ne se précise.

Je m'accroupis dans un coin pour dormir. Autant ne pas savoir à l'avance!

Je me souviens que j'ai vingt ans, l'âge que chantent les poètes.

Je revols le jour. Dans la tranchée déserte, j'étreins nos jambes ankylosées. Je me dirige vers l'abri de notre caporal.

— Alors, on n'attaque plus?

— C'est remis à ce soir.

Allons! Cette journée encore ne sera pas gaie!

Il est tôt. Le front est calme. Sur la plaine, couverte de brumes, traînent de longues plaintes déchirantes, s'élèvent des râles saccadés et rauques. Ce sont nos blessés, étendus entre les lignes, qui appellent, qui nous appellent: « Venez me chercher... Camarades, frères, amis... Ne me laissez pas, je peux vivre encore... » On distingue des noms de femmes, les hurlements de ceux qui souffrent trop: « Achevez-moi! » De ceux qui nous injurient: « Lâches! Lâches! » Nous ne pouvions rien, que les plaindre, en frissonnant.

Dans ces cris, nous reconnaissons les cris que nous portons en nous, qui sortiraient de nous, ce soir peut-être... Il semble que les deux armées se soient tuées pour écouter, et, dans leurs tranchées, doivent rougir de honte.

Je me reploie dans mon trou, je m'entoure la tête pour ne plus entendre, pour tâcher de dormir.

On me réveille quelques heures plus tard. Des vivres viennent enfin d'arriver: un ra-got figé dans les bouteilles, du vin, du café froid, de l'alcool. L'escouade se rassemble autour de notre caporal qui fait la distribution. Je mange sans goût et j'ai terminé le premier. Le caporal me tend une brassée de journaux:

— Lis-nous les nouvelles.

— Vas-y pour les bobards! approuvent les autres en s'approchant pour ne rien perdre.

Confus, leur fait hocher la tête.

— On est bon pour passer l'hiver dans cette mouscelle.

Puis je parcours les colonnes signées de noms illustres, d'académiciens, de généraux en retraite, mères de gens d'Eglise; et j'en détache ces rares, ces précieuses fleurs de prose:

« La valeur éducative de la guerre n'a

jamais fait de doute pour quiconque est capable d'un peu d'observation...

« Il était temps que la guerre vint pour ressusciter, en France, le sens de l'idéal et du divin... »

« C'est encore une des surprises de cette guerre et l'une de ses merveilles, le rôle éclatant qu'y joue la poésie. »

Une interruption:

— Qu'est-ce qu'ils doivent toucher comme sous, ces gens-là, pour écrire ces...!

Poursuivant, le comble l'auditoire:

« O! Morts que vous êtes vivants! »

« La gaieté règne dans les tranchées! »

« Je puis maintenant vous suivre à l'assaut; je puis constater la joie qui vous prend au moment de l'effort suprême, extase, transport de l'âme, vol de l'esprit qui ne s'apartient plus. »

Ils méditent un instant. Et Bougnou, le petit Bougnou, effacé et soumis, qui ne parle jamais, juge ces écrivains fameux et dit de sa voix de fille:

— Ah! les fumiers!

Et, si je m'écoutais, ce serait le livre entier qu'il me faudrait citer tant il contient de choses excellentes, tant les faits signalés sont décrits d'une manière simple mais grandiose par Gabriel Chevallier.

Faire un commentaire à ce livre? Je sens que les mots sont impuissants à décrire les sentiments multiples qui s'agitent en moi après la lecture de ce livre qui est mieux et plus qu'un réquisitoire: un document de premier ordre écrit par un témoin qui n'a pas oublié, et qui, parce qu'il se souvient, veut mettre en l'esprit de tous la haine de la guerre. Ce à quoi il parvient magnifiquement.

C'est le plus beau livre que j'aie jamais lu sur les tragiques événements qui ensanglantèrent l'Europe durant près de cinq ans. Il doit devenir classique parmi les ouvrages humains — non pas qu'il y chante la gloire de l'humanité, tant s'en faut, mais parce qu'il comporte des enseignements profonds qui, s'ils étaient enfin suivis par les hommes, éviteraient à ceux-ci les catastrophes dans lesquelles ils se révèlent encore plus bas que la bête féroce.

LOUIS LOREAL.

Livres reçus. — Jeannie Humbert: *En pleine vie* (édit. de Lutèce); Madeleine Paz:



## DANS LES SYNDICATS

## C. G. T. S. R.

## Produits chimiques et autres

L'on ne peut nier que des efforts soient tentés, de part et d'autre, pour empêcher notre triste humanité de se dégrader.

Joseph Caillaux (d'après le « Caillou » de la semaine), conte à sa façon, la fin de « Prométhée ». L'ancien président du Conseil qui fit distribuer des années de prison à des militants syndicalistes et révolutionnaires, met une certaine fierté à prêcher la fin des « der ».

Ne nous attardons pas à discuter le pacifisme de Joseph Prud'homme, elles partent peut-être de bons principes, mais aboutissent à des conclusions contradictoires. Passons.

Aujourd'hui, c'est Victor Méric qui ouvre une enquête courageuse dans une série d'articles, contre la guerre que serait celle de demain, toute aéro-chimique.

Il n'est pas discutable qu'à la prochaine « fraîche et joyeuse » de grandes cités ne ferment des millions de mortels seront anéantis en moins de temps qu'il ne faut pour le déterminer ou l'écrire.

Quoi qu'il en soit, les faits sont là, palpables, et dépassent même ce que l'on pourrait imaginer de mieux.

La science, génie créateur et fécond qui devrait être bienfaisant, ne servira demain qu'à exterminer.

On pourra tuer de loin et de haut, les ondes hétéziennes seront là pour faire la plus grosse partie du « boulot », les produits chimiques feront le reste.

Laissons dans leurs efforts, très louables, d'ailleurs, les deux pamphlétaires de philosophie diamétralement opposés, dans leurs pensées malheureusement et cruellement vraies.

Dans diverses professions du bâtiment, les produits chimiques ont, de tout temps, exercé leurs ravages.

Il n'y a pas bien longtemps que le poison violent appelé ceruse était employé couramment pour les peintures de peintures. Feu Expert-Berzon, qui fut maire à Paris et même sénateur, était l'un des gros fabricants du « produit » et défendit jusqu'au dernier souffle de sa vie la fabrication et l'emploi de ce nocif meurtrier.

Combien de pauvres bougres d'ouvriers peintres sont-ils morts intoxiqués par le saturnisme ?

La vigoureuse campagne de notre vieille fédération et celle du syndicat intéressé, ce lui des peintres, campagne menée sans défaillance, permit de faire interdire l'emploi de la ceruse.

Si le « saturnisme » est considéré comme maladie professionnelle, malheureusement le poison est encore employé par certains entrepreneurs, en fraude, naturellement.

Presque tous les ciment sont nocifs. L'emploi de certains ne pardonne pas non plus à ceux qui les emploient. S'ils ne font pas mourir, hélas, ils estropient et rendent les compagnons qui s'en sont servis hémiparétiques ou alors ils sont atteints d'érosions inguérissables, communément appelées *Cale du Ciment*.

Ici, la « Gale du ciment » est différemment interprétée par ces Messieurs, comme maladie professionnelle, Voire.

Ceci tuera cela. Nous mettons tous les produits chimiques qui tuent ou qui rongent les membres à l'ordre du jour, nos exploitateurs qui ont tout intérêt à s'en servir, car c'est eux la source de gros bénéfices, vont encore pousser les hauts cris.

Qu'importe, guerre à la guerre et guerre aux produits chimiques.

Cependant, il est d'autres maladies dont sont victimes d'autres travailleurs du bâtiment.

Les carriers, précisément, qui, après une vingtaine d'années, quelquefois plus, quelquefois moins, rassés sous la terre sont atteints de rhumatismes articulaires ou déformants.

Les granitiers et certains tailleurs de pierre connaissent aussi leurs maux, sous les noms de « silicite » ou bien d'« orfèvre » ou autre nom en l'honneur des ouvriers restés estropiés pour le reste de leurs jours.

Si une maladie tout aussi cruelle parmi les humains, et dont les ravages sont immenses et qu'on appelle, bien à tort, d'« asthme », « communisme », ne s'était pas infiltrée chez nous, nous aurions une fédération assez puissante pour imposer au patronat soit la suppression de produits mortels, soit la suppression d'un outillage dénué cause de tant de maux.

Il y a aussi les longues journées, le chômage, il y a toujours l'hydre du tacheur, nat, l'impôt sur les salaires, la vie extrême, etc.

La 13<sup>e</sup> Région, avec des moyens très restreints et des concours qui lui font presque défaut, continuera cette propagande jusqu'à ce que le syndicalisme révolutionnaire triomphe de toutes les puissances d'hégémonie.

La 13<sup>e</sup> Région Fédérale du Bâtiment.

## Dans le S. U. B.

Le Conseil général du S. U. B. aura lieu le 6 novembre, à 18 heures, à la salle des Commissions, quatrième étage.

**Proletaire.** — Tous les camarades ayant de la copie pour le journal doivent l'apporter le plus tôt possible pour que le *Proletaire* paraisse avant l'Assemblée générale.

**Permanence du dimanche.** — Tous les camarades permanents du dimanche sont priés de considérer cette liste comme la seule faisant autorité, l'autre parue dans le « *Proletaire* » du mois dernier a été changée du fait que deux camarades ne peuvent plus assurer la permanence.

2 novembre, Charbonneau ; 9 novembre, Janin ; 16 novembre, Castelatz ; 30 novembre, Desminières ; 30 novembre, Rottier.

## LES HUIT HEURES

Camarades, voici le 1<sup>er</sup> novembre, vous ne devez pas faire plus de huit heures, désertez donc les chantiers et ateliers à la huitième heure. Un décret d'administration publique oblige les patrons à faire travailler que huit heures du 1<sup>er</sup> novembre au 1<sup>er</sup> mars.

Vous n'allez donc pas aller contre un décret qui nous est, pour une fois, favorable. Le chômage est à nos portes, il nous faut prendre nos dispositions, et c'est pourquoi il faut commencer dès maintenant à faire l'action nécessaire pour l'abrogation de l'inique décret.

\*\*\*

## FEDERATION NATIONALE DU BATIMENT

Le XII<sup>e</sup> Congrès fédéral devant se tenir les 1<sup>er</sup> et 2 novembre, dans une des salles de la Fennesse Républicaine, 10, r. Dupetit-Thouars, les camarades désirant suivre les débats seront admis à le faire sur la simple présentation de leur carte confédérale.

L'ouverture du Congrès aura lieu aux heures habituelles en pareille circonstance, soit 9 heures pour la séance du matin et 2 heures pour celle de l'après-midi.

## La Voix de Province

(Suite de la troisième page.)

## THIERS

## Conférence antireligieuse

Non contents d'avoir fait condamner injustement trois camarades il y a quelques mois, ces messieurs de la réaction et de la divine calotte ne nous pardonnant point notre action de désintoxication religieuse et sociale, ont trouvé prétexte, ces derniers temps, parce que certaine croix de pierre avait été démolie nautamment par des inconnus (quel suicide malheureux) pour, par la plume jésuitique d'un vertueux ouï-penne de notre cité, nous accuser, libres-penseurs et libéraux, des plus criminelles intentions.

La réponse n'a pas tardé de notre part, car deux mille tracts sont venus la semaine dernière rappeler à un peu plus de pudeur ces trop zélés disciples d'ignace, et, pour compléter cette action nous avons organisé jeudi 23 octobre une conférence publique et contradictoire profitant du passage dans notre région du camarade Lapeyre, délégué par l'Union des propagandistes antireligieux.

Quoique ayant eu lieu un jour point très propice pour une bonne réussite et un temps froid et pluvieux, c'est cependant un auditoire très attentif de plus de 350 personnes qui nous a fait honneur, avec chaleur et talent, développa le sujet de sa conférence :

« Pourquoi je ne crois plus en Dieu ».

Très écouté et applaudi, l'orateur, pendant plus de deux heures, nous fit le procès du soldatisme, de la religion, de l'homme, de l'hypocrisie, menteur et imbécile qui n'a qu'une excuse, celle de ne pas exister. Du point de vue rationnel, il attaque avec force l'esprit religieux, sa morale éhémère de résignation, ses conséquences funestes pour les travailleurs ; les contradictions flagrantes entre les bergers dirigeants de toutes les églises et le troupeau des fidèles abrutis, intoxiqués, exploités par leurs prêtres, et termina ce bel exposé en démontrant que la vie pour venir porter la contradiction, aucun de ces malheureux à la lumière, au savoir, à l'affranchissement de tous les préjugés qui ne sont entretenus dans le cerveau du peuple que pour perpétuer l'exploitation du travail.

Malgré la violence des attaques hétéroclites contre les saintes et sacrées choses divines, la convocation des curés et pasteurs pour venir porter la contradiction, aucun de ces messieurs n'osa se présenter pour relever le gant, ce qui fut bien regrettable.

Avec le bon souvenir laissé par cette dernière manifestation antireligieuse et libérale, et encouragés par le succès de notre action auprès des camarades ouvriers de la région, nous nous sommes mis à l'œuvre pour la tâche d'éducation pour la réalisation d'une société plus libre et fraternelle, contre toutes les Eglises, toutes les Etats.

Le groupe libéraliste.

## L'exploitation de la peur

Il s'est d'ailleurs trouvé, à toutes les époques de l'histoire humaine, des individus plus intelligents ou plus instruits qui ont exploité la peur de leurs congénères.

Que quelques-uns d'entre eux aient songé à la possibilité de l'exploitation d'une partie au moins des faits que l'on mettait au compte des Dieux, cela ne paraît pas douteux ; mais ces explications plus complexes n'auraient pas été à la portée du vulgaire, tandis que l'explication religieuse est d'une simplicité qui la rend accessible à tous les ignorants, d'autant plus accessible même qu'ils sont plus ignorants.

Il est donc vraisemblable que quelques esprits supérieurs, ayant entrevu des conquêtes possibles de la science sur le domaine des Dieux, ont renoncé à dévoiler leurs découvertes. Ceux d'entre eux qui, cependant, ne s'y sont pas résignés, ont été en butte à la haine de leurs confrères qui voulaient conserver leur empire dans son intégrité ; l'ignorance des hommes est le patrimoine des prêtres.

Il serait cependant légitime de supposer que seules des considérations d'intérêt ont conduit les prêtres au fanatisme ; une telle supposition proviendrait de l'attribution gratuite, à tous les prêtres, d'une supériorité scientifique à laquelle la plupart n'ont eu aucun droit ; le plus souvent, il est vrai, les prêtres ont été les plus instruits des hommes, avant l'avènement du règne de la science, mais il ne faut pas oublier quelle était la nature de leur instruction ; ce qu'ils avaient appris de leurs aînés, c'étaient précisément les explications théologiques qui enlèvent à l'homme l'idée d'accroître le champ de son expérience ; les prêtres étaient les gardiens d'une cosmogonie traditionnelle qui, se considérant à chaque instant comme définitive, était la négation même de la possibilité du progrès. Il est donc probable qu'un grand nombre de prêtres, sinon la majorité des prêtres de toutes les époques, se sont eux-mêmes payés de leurs propres explications et ont cru à l'existence de leurs Dieux, même quand ils ont été obligés d'inventer des supercheries et de se livrer à la prestidigitiation pour faire croire à leurs ouailles qu'ils étaient, eux, prêtres, en commerce habituel avec la divinité.

Le fanatisme des hommes s'est d'ailleurs probablement, au début, confondu avec d'autres sentiments qui avaient un rapport immédiat avec des intérêts matériels ; chaque peuple ayant ses Dieux, la cause du Dieu était confondue avec celle du peuple ; nous aurons à parler de ce fait quand nous étudierons les rapports des hommes entre eux ; plus tard, quand une partie de l'humanité a cru à un Dieu unique, ce fanatisme du peuple n'a plus eu de raison d'être et a été remplacé par un fanatisme d'un autre ordre ; considérant leur Dieu comme un despote avide de flatterie et altéré de vengeance les fidèles ont cru s'attirer les bonnes grâces de ce souverain anthropoïde en lui offrant de toutes leurs forces contre les infidèles.

Il est d'ailleurs fort intéressant de remarquer que les hommes ayant toujours construit leurs Dieux à leur image, leur ont prêté leur mentalité et leurs passions : « Les offrandes des hommes bons, dit Anatole France, nourrissent les Dieux bons. Les noirs sacrifices de l'ignorance et de la haine engraisent les Dieux féroces ». A ce compte les Dieux des philosophes n'ont jamais été que de bien pauvres Dieux, car c'est ce qu'un Dieu doit on n'a pas peur ?

Les Dieux représentent, pour l'ignorant

## CAISSE DE SOLIDARITE

## POUR LE CONGRES

## Aux Camarades

## et Groupes adhérents à l'U. A. C. R.

Au compte rendu financier de fin août, nous avions en caisse 709 francs. Septembre et octobre, aucun versement nouveau, les Groupes se désintéressent trop de cette caisse dont l'utilité a été démontrée au dernier Congrès où la majorité des délégués ont accepté son fonctionnement.

Que ceux qui n'ont rien versé et dont leurs moyens le leur permettent, n'attendent pas davantage. De cette caisse dépend la réussite du Congrès 1931.

Adressez les fonds à : A. Mirande, rue des Changes, 33 - C. C. 204.44, Toulouse.

## COMMISSION ADMINISTRATIVE

Réunion, mardi soir, à 20 h. 30,

au local habituel

## PARIS-BANLIEUE

**Comité d'initiative.** — Le C. I. de la Fédération parisienne se réunira samedi prochain 1<sup>er</sup> novembre, à 20 h. 30, salle Chapot, 3, rue du Château d'Eau (à côté de la Bourse du Travail). Tous les groupes qui acceptent la décision prise à la récente assemblée générale sont priés d'être représentés. Ordre du jour important.

**AUX GROUPES DE LA REGION PARISIENNE**

Dans sa dernière réunion, le Comité d'initiative de la Fédération Parisienne a décidé d'entamer, à travers Paris et sa banlieue, une vaste campagne d'agitation pendant l'hiver qui commence.

Déjà, il a décidé d'organiser une tournée de conférences avec Louis Loréal, ayant pour sujet : La Guerre qui vient. Les groupes que cette tournée intéressera sont priés de se mettre immédiatement en rapport avec le Secrétaire fédéral Ernest Hermann, au Libéraire, 186, boulevard de la Villette, Paris (XIX<sup>e</sup>).

**Région Parisienne.** — Les camarades colporteurs qui possèdent du matériel (seaux et pinceaux) sont invités à les rapporter au Bureau du « Libéraire ».

**Groupes des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>.** — Réunion mercredi prochain, 5 novembre, à 20 h. 30, au 170, faubourg Saint-Antoine. Lecture et causerie par Loréal.

**Groupes du XIX<sup>e</sup>.** — Réunion dimanche matin, local habituel. A l'ordre du jour : Organisation du meeting du droit d'asile en faveur de Berneri, Pons et Blanco.

ce de l'homme, les facteurs des événements dont il a peur parce qu'il ne sait pas s'en garantir ; si l'on arrive à ne plus avoir peur des Dieux, alors vaut supprimer les Dieux. L'histoire des Dieux est inséparable de celle de la peur et si toutes les considérations précédentes ne suffisent pas à le prouver, on en trouverait la démonstration dans le fait que des recrudescences de foi religieuse ont généralement suivi les cataclysmes qui ont affligé l'humanité ; ne voyons-nous pas chaque jour des parents qui vivaient dans l'indifférence devenir dévots après la perte d'un enfant chéri ? L'idée que le Dieu négligé se venge n'est pas éloignée de l'idée de justice dont nous aurons à parler ultérieurement.

Enfin, puisque nous analysons les origines du fanatisme, nous devons en signaler une qui prend ses racines dans le tréfond de la nature humaine, dans le besoin d'avoir raison, d'avoir plus raison que les autres et de le démontrer qu'on a raison ou plutôt de le démontrer aux autres par tous les moyens possibles, même les moins philosophiques. Peut-être trouverons-nous plus tard l'origine ancestrale de cette particularité.

Il est temps d'ailleurs d'abandonner ces considérations sur les croyances religieuses et de revenir à l'étude de la peur qui nous y a conduits, mais nous n'oublions pas pour cela que la peur a créé les Dieux et que c'est ainsi qu'elle a joué un rôle capital dans l'histoire de l'humanité préscientifique ; elle continuera d'ailleurs à jouer un rôle important, longtemps encore après que la science l'aura terrassée, mais elle n'agira plus alors comme facteur actuel, elle sera représentée seulement par les traces, difficiles à détruire, que son influence prolongée aura laissées dans l'hérédité de l'homme ; n'oublions pas, en effet, que, à chaque instant, l'homme agit suivant son mécanisme habituel ; il se sert des outils qu'il possède ; or, un facteur aussi considérable que la peur et ayant agi sur l'humanité pendant de si longues générations, a construit, dans le mécanisme des individus, des outils qui ne sont pas négligeables ; nous avons actuellement, dans notre organisme, une machine à avoir peur, et bien peu nombreux sont ceux qui, grâce à une éducation scientifique et de premier ordre, arrivent dans tous les cas, à exercer sur le fonctionnement de cette machine héréditaire, une influence inhibitrice.

Une fillette, élevée par ses parents en dehors de toute croyance religieuse, a dit un jour devant moi à propos de contes enfantine dont on amusait son petit frère : « On a tort de dire à Claude qu'il y a des diables, parce que, quand il sera grand, il saura bien qu'il n'y en a pas, mais il en aura encore un petit peu peur tout de même ». L'humanité aujourd'hui est de même.

L'humanité, de moins dans la personne de ses savants, mais elle continue néanmoins à avoir « un petit peu peur ». L'éducation des enfants en est certainement la cause ; les traces héréditaires de la peur ne seront pas de longue durée dans notre espèce si on les combat avec soin pendant le jeune âge.

**Félix LE DANTEC.**  
(Les Influences ancestrales.)

## PETITE CORRESPONDANCE

Le camarade M. Lepoil, est prié de donner son adresse à Pierre Besnard, 77, rue de Paris, Cligny (Seine), pour l'envoi de son livre revu « Inconnu ».

A. Bridoux, Lens. — Ab. terminé le 30-9-30.

Adresser la correspondance à Pételot, 186, boulevard de la Villette, 19<sup>e</sup> au « Libéraire ».

**Groupe d'Etudes Sociales Libératoire de Pantin-Aubervilliers-La Courneuve.** — Un groupe s'est formé pour les camarades de ces trois localités. Un appel pressant leur est donc fait. Pour tous ce qui concerne la vie du groupe, écrire au camarade André Bazangette, 35, rue Maurice-Lachâtre, La Courneuve.

**GROUPE D'ARGENTEUIL.** — Réunion de tous les camarades, vendredi, à 20 h. 30, Maison du Peuple, 6, avenue Jean-Jaures. Compte rendu du C. I.

**Groupe régional de Bezons.** — Tous les copains sont priés d'être présents au meeting, à 20 h. 30, au Café de la Mairie, le 8 novembre.

Un appel est fait à tous les sympathisants et lecteurs du « Libéraire ».

**Groupe de Cligny.** — Réunion le vendredi 31 octobre, à 20 h. 30, 115, rue du Bois. Causerie par le camarade Frémont sur : L'anarchisme communiste, doctrine de classes. Les sympathisants et lecteurs du « Libéraire » sont cordialement invités.

**Saint-Denis.** — Prochaine réunion du groupe le vendredi 8 novembre, Bourse du Travail, 4, rue Suger, salle n° 3. Cordiale invitation aux sympathisants.

Ordre du jour : Organisation d'une réunion publique, sujet traité : La guerre des gaz, par le camarade Loréal.

## PROVINCE

**Brest.** — Les camarades du groupe libératoire brestois, ainsi que les lecteurs du « Libéraire », sont convoqués pour une réunion qui aura lieu le dimanche 2 novembre à 9 h. 30, à la Maison du Peuple. Ordre du jour : Questions diverses. Que tous soient présents.

Le Secrétaire : A. Le Lann.

**Groupe Anarchiste-Communiste de Toulouse.** — Le Groupe se réunit tous les samedis, à 20 h. 30, au siège, 43 bis, rue Saint-Charles.

Repartition des denrées tous les dimanches matin.

**Librairie.** — Une librairie volante se tient tous les dimanches matin, rue Saint-Bernard, angle boulevard de Strasbourg.

**Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans.** — Le Groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Murlins. Appeler aux sympathisants du « Libéraire ».

**Groupe Anarchiste-Communiste de Saint-Etienne.** — Permanence tous les jeudis, salle 20, Bourse du Travail. Inscription des adhérents. Versements de la cotisation mensuelle : 5 francs.

**Rouen.** — Nos camarades trouveront chaque semaine « Le Libéraire » en vente au siège du Syndicat Unique des Transports Industriels.

## Communications Diverses

**Groupe des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> arrondissements.** — Réunion, mardi 4 novembre, 48, rue Duhesme, à 20 h. 30. — Présence indispensable des militants.

**Groupe du Havre.** — Deuxième Conférence de l'U. P. A., le 26 novembre, Salle des Fêtes, rue Lord Kitchener, par Nemo, sur les crimes de l'Eglise.

**Groupe Ouvrier Anarchiste de Liège.** — Les camarades anarchistes et sympathisants sont priés d'assister à la réunion du groupe, qui aura lieu le 2 novembre à 16 heures, dans une des salles de la « Taverne centrale », 62, rue de la Cathédrale (coin de la rue Rénée) à Liège. Sujet traité : « Mise en route de la « Libération Ouvrière ».

Pour le groupe :

P. Gonda.

« L'Idée Libre » publie son numéro d'octobre (1<sup>er</sup> fr. 50, en vente au « Libéraire »). Voici un extrait de son sommaire :

**Défendons-nous contre la Censure cléricale.** Les Guérilleros de Lourdes, par le Dr Legrain.

**Qui a brûlé Jeanne d'Arc,** par Han Rydier. — **Défendons la laïque,** par A. Loriot.

**Les Six jours de la Genèse juive,** par J. Malburet. — **Revue critique,** etc., etc.

**Grupo Libertaria Idista.** — Afin de permettre aux camarades de se faire une opinion par eux-mêmes sur la question de la langue internationale, le groupe leur enverra un manuel d'Ido et un manuel d'Esperanto, de chacun 32 pages, contre un franc en timbres, adressés au secrétaire, 21-A. Schneider, 7, rue des Chalets, Ivry, Seine.

Le groupe rappelle que le cours gratuit d'Ido de la Bourse du Travail de Paris a lieu tous les jeudis, à 20 h. 30, salle A des cours professionnels.

**La Chanson de Paris.** — La prochaine séance de « La Chanson de Paris » aura lieu le jeudi 6 novembre à 20 h. 45 au « Palais des Fêtes », 199, rue Saint-Martin (à l'angle de la rue aux Ours). Les chafaricants Paul Brébant, René Degère, Henri Dickson, Gas-ton-Maxime Gouté, René-Paul, Paul Rispal et Raymond Souplex se feront entendre dans leurs œuvres. Mmes Nelly André, Simone Frégyl, Mal Rainy, Léonie Rollin, M. Marcel Saget, Saint-Max et Mario Varelly, interpréteront des chansons et poèmes de leur répertoire. Au piano d'accompagnement : Mme Alice Bernay.

**La Muse Rouge.** — 49, rue de Bretagne, présentera dans ses prochaines goguettes, dimanche 2 novembre, matinée et soirée, un programme varié avec les artistes et chansonniers suivants :

Sigrist, M. Jan, L. Gran, R. Deryns, G.-M. Gouté, Boyette, Edouard, F. Mounet, Carlotina, Fredy, L. Loréal, M. Hallé, Jane Montell, Sones, R. Cassel, Saynette, Coladant, R. Tognin, Ch. d'Avray, Marg. Greyval, R. Guerard, F.-H. Jolivet, etc.

Invitation cordiale à tous.

**Une date.** — « L'Entr'Aide » organise sa fête d'hiver pour le 21 décembre, après-midi.

Chaque camarade est prié de retenir la date et d'aviser les amis et proches aux organisations de s'abstenir de réunion similaire ce jour-là.

Programmes, cartes, etc., paraîtront en temps utile.

**Le Gérant :** Marcel MONTAGUT.

Travail exécuté par des ouvriers unitaires et confédérés.

IMPRIMERIE CENTRALE DU CROISSANT

19, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>)